Métrique et Poétique.

Aage KABELL, *Metrische Studien, II : Antiker Form sich nähernd* (Uppsala Universitets Årsskrift 1960, 6) : Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1960, x-275 pages, 25 couronnes suédoises.

Dans les premiers chapitres de son livre, M. Kabell cherche à établir que les vers latins quantitatifs ont été scandés uniquement par la mise en relief des accents grammaticaux, tant en bas latin qu'au Moyen Age et dans les siècles suivants ; qu'un ictus « vocal » est un mirage né au XIX^e^ siècle sous l'influence des grammairiens de langue germanique, et qu'il n'a jamais eu de réalité pas plus en bas latin que par la suite (chap. 1-3). Puis l'auteur examine tour à tour les imitations latines accentuelles, en bas latin et au Moyen Age, du vers quantitatif latin (chap. 4), le problème de l'origine latine des vers romans et germaniques[1], décasyllabe, alexandrin, vers des vagants, etc. (chap. 5), les différentes manières d'imiter quantitativement ou accentuellement les vers latins de la Renaissance à nos jours : vers « quantitatifs » de Baïf, vers « accentuels » de Carducci, de Klopstock, etc. (chap. 6-8).

L'auteur, sans cacher ce que sa thèse de départ a de hardi (p. VIII), met beaucoup de fougue à soutenir ses opinions, résultat de longues années de méditation. Son livre est, en effet, une refonte d'un premier aperçu en danois datant de neuf ans, et il repose sur une bibliographie considérable. Il est évident que celui qui embrasse un sujet aussi vaste ne saurait guère échapper au reproche de n'avoir pas utilisé telle ou telle étude[2]. Mais on aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître le gros effort que représente son ouvrage.

Je crois pourtant que ses vues se heurteront à de sérieuses réserves.

En effet, persuadé qu'il était que les vers latins quantitatifs ont été lus de la même façon depuis le IV^e^ siècle jusqu'au XIX^e^, M. Kabell a commis ce que je considère comme une grave erreur de méthode : il n'a pas fait le départ entre le vers du bas latin, qui participe d'une tradition antique toujours vivante, et le vers du Moyen Age, qui est une

1. Mais l'origine latine des vers romans est un autre sujet que l'imitation de certains vers latins dans les langues germaniques.

2. Ainsi, à propos de Commodien, l'auteur aurait eu avantage à lire l'étude de J. Perret, *Prosodie et métrique chez Commodien*, dans *Annales de la Faculté des Lettres de Toulouse*, t. VI (1957), p. 27-42. Ce que dit M. Kabell des « poses » de Commodien me semble bien artificiel. La lecture de l'ouvrage de F. Lecoy, *Recherches sur le Libro de Buen Amor de Juan Ruiz, Archiprêtre de Hita*, Paris, 1938, aurait évité à l'auteur d'écrire, à propos des vers de Juan Ruiz, ces lignes surprenantes, p. 114 : « In seiner noch heute unentbehrlichen Arbeit über die Geschichte des Hexameters vermutet Simon Meisling, dass gewisse Zeilen in der satirischen Fabelsammlung *Libro de buen amor*... auf diese Versform zurückzuführen seien. In Wirklichkeit handelt es sich um vierzeilige Strophen, die eher auf den Lieblingsrhythmen der Vaganten beruhen. »

imitation consciente d'un modèle antique. Il en est résulté non seulement une curieuse disposition de la matière (cf. le chap. 4 où sont cités pêle-mêle des textes tant quantitatifs qu'accentuels du bas latin et du Moyen Age, tandis que les témoignages de Marius Victorinus et de Bède figurent dans le chap. 6 consacré à la *Pléiade*) ; mais, fait plus grave, des erreurs en ce qui concerne le témoignage de grammairiens de la fin de l'Antiquité et une analyse faussée du vers accentuel du bas latin. Comme il s'agit là de la partie du livre de M. Kabell qui intéresse au premier chef les latinistes, je me permets d'entrer dans quelques détails.

M. Kabell se trompe, p. 124, en croyant que Marius Victorinus donne le sens de vers accentuel au mot *rhythmus* dans le passage célèbre où il compare le *metrum* et le *rhythmus* (*G. L. K.*, VI, p. 206 et suiv.)[1]. Il ne me semble pas plus heureux lorsqu'il tente d'écarter le témoignage de Sacerdos, qui constitue une sérieuse difficulté pour sa thèse (*G. L. K.*, VI, p. 448) : hoc tamen scire debemus quod uersus percutientes, id est scandentes, interdum accentus alios pronuntiamus quam per singula uerba ponentes ; « toro » et « pater » acutum accentum in « to » ponimus et in « pa » ; scandendo uero « inde toro pater Aeneas » in « ro » et in « ter ».

Il est peu douteux que Sacerdos oppose l'accentuation naturelle *tóro* et *páter* à la scansion avec ictus « vocal » *índe toró pater Áeneás* ; « et in ter » doit donc être une erreur de copiste. M. Kabell propose pourtant la correction : « scandendo uero inde toro pater Aeneas in *to* et in ter », en ajoutant le commentaire suivant, p. 29 : « Man bekommt dann ein Zeugnis von einer Skansion mittels Hervorhebung der Endsilben der « Füsse », die man auch in neuerer Zeit aus Gebieten kennt, in denen die moderne, germanische Art, lateinische Verse zu lesen, weniger durchgeschlagen hat ». Cette correction et cette interprétation sont tout à fait invraisemblables. C'est une méthode inquiétante que de s'appuyer, pour corriger un auteur du IVe siècle, sur la scansion de vers latins en usage dans certaines écoles italiennes au XIXe siècle. On s'étonnera d'autant plus de voir l'auteur soutenir une opinion en si nette contradiction avec la tradition antique que M. A. Labhardt semble bien avoir trouvé la bonne solution en considérant « et in ter » comme une glose (cf. son article *Le problème de l'ictus*, dans *Euphrosyne*, t. II, p. 71).

1. M. Kabell paraît doté d'un solide scepticisme sur la valeur des témoignages des grammairiens de la fin de l'Antiquité. Mais, pour les comprendre, il faudrait commencer par se munir de quelques précautions philologiques élémentaires. Il cite Marius Victorinus, d'après Keil, *Rhythmus ergo in metro non est? Potest esse*, sans avertir (ou sans se douter?) que *potest esse* est une correction invraisemblable de Keil qui obscurcit le passage et qui est contredite deux lignes plus bas : *metrum sine rhythmo esse non potest*.

Ayant ainsi écarté ce texte de Sacerdos, M. Kabell ajoute qu'il n'existe aucun autre témoignage d'un ictus « vocal » en bas latin[1]. Mais il en existe d'indirects. Tout d'abord celui de Bède (*G. L. K.*, VII, p. 258 et suiv.), qui oppose les vers accentuels des *uulgares poetae*, où les accents se répartissent sans ordre comme dans le vers classique, à ceux des *docti* dont les accents se placent aux anciens posés *ad instar iambici metri* et *ad formam metri trochaici*. Le bref commentaire de M. Kabell à ce texte souvent cité de Bède n'est guère convaincant[2]. L'examen des vers quantitatifs et accentuels de la fin de l'Antiquité permet, d'autre part, de penser qu'un ictus « vocal » s'était substitué à un ictus « mécanique » vers le IV^e^-V^e^ siècle, à une époque où l'accent devenait intensif. L'évolution du dimètre quantitatif d'Ambroise avec un tiers de dissyllabes finaux aboutissant à celui de Grégoire le Grand, qui élimine presque complètement le dissyllabe final et obtient ainsi une coïncidence presque parfaite de l'accent et du posé, ne va pas dans le sens de la thèse de M. Kabell. Elle ne permet pas non plus de rendre compte de façon satisfaisante des dimètres ïambiques accentuels d'Auspicius (V^e^ siècle) qui, par l'élimination du dissyllabe final, obtient des vers *ad instar iambici metri*, ni des tétramètres trochaïques catalectiques accentuels de l'auteur de l'hymne *Apparebit repentina* dont les accents coïncident avec les posés *ad formam trochaici metri*. L'importance de tels vers réalisant la coïncidence de l'accent et du posé a souvent été exagérée. Mais peut-on admettre l'explication qu'en donne M. Kabell, p. 71 : « Die Tendenz der Sprache, betonte und unbetonte Silben wechseln zu lassen, ist in diesen Zeilen sehr wirksam, und ganz abgesehen davon, ob es einmal einen Ictus metricus gegeben hat oder nicht, werden die Akzente und Nebenakzente aus diesen rein sprachlichen Ursachen besonders an den Stellen zu finden sein, wo man die sogenannten Vershebungen vermutet hat. » Cette tendance de la langue, M. Kabell la suppose sans l'établir. En outre, pour donner plus de vraisemblance à son explication, M. Kabell néglige le rôle du dissyllabe final (cf. p. 50, 63, 73)[3] et restreint par trop les possibilités accentuelles

1. Il ne dit mot du passage de Cassiodore rappelé par A. Labhardt, *op. cit.*, p. 74, note 17 : *Dispositis congruenter accentibus metrum nouit decantare grammaticus* (*Variae* 9, 21, 3).

2. P. 124 : « Eigentlich ist wohl hiermit nichts anderes gemeint, als dass ein archivalisch gemessener Vers auch dann und wann oder meistens einen hörbaren Rhythmus enthält, während die einzig auf den hörbaren Vortrag gebauten Rhythmen selten oder niemals die unhörbare Messung zulassen. »

3. Voici, p. 63, ce qu'il dit de l'hymne de Prudence, *Cathem.* IX : « Mit alledem fallen die Akzente in diesen Zeilen ziemlich regelmässig. Die vorletzte Silbe des ersten Versgliedes und die drittletzte des zweiten sind immer stark betont, und die Akzente und Nebenakzente treffen im übrigen im grossen ganzen die ungeraden Silben, während die geraden unakzentuiert bleiben. » Un peu de statistique aurait mieux valu que ces affirmations en grande partie gratuites. En particulier, il est erroné de prétendre que la troisième syllabe

de vers quantitatifs comme le dimètre ïambique (p. 71). Il suffit de comparer l'épître d'Auspicius avec certaines hymnes citées par saint Césaire et saint Aurélien d'Arles, ou l'hymne *Apparebit repentina* avec l'hymne attribuée à saint Secundinus, pour remarquer deux techniques différentes, l'une faisant coïncider les accents avec les anciens posés, ce qui a pour conséquence l'élimination des paroxytons finaux, l'autre se laissant guider par les seuls accents grammaticaux de l'ancien vers quantitatif :

> Apparébit repentína | díes mágna dómini
> Fúr obscúra uélut nócte | improuísos óccupans [1]

en opposition avec :

> Quem Déus mísit ut Páulum | ad géntes apóstolum
> Vt homínibus ducátum | praebéret régno Déi [2]

La première technique était le fait de ceux que Bède appelle les *docti*, la seconde celle des *uulgares poetae*. Que cette dernière ait eu pour elle l'avenir, c'est un point sur lequel je suis heureux de me trouver d'accord avec M. Kabell. Mais je ne vois pas qu'il y ait contradiction (cf. p. 29, note 32) à croire d'une part qu'un ictus « vocal » s'est substitué, dans les écoles de la fin de l'Empire, à un ictus « mécanique », et, d'autre part, à constater que, parallèlement, est né un vers accentuel ayant rejeté une telle scansion pour ne plus tenir compte que des accents grammaticaux. M. A. Labhardt a d'ailleurs entr'ouvert des perspectives intéressantes à ce propos (*op. cit.*, p. 74 et suiv.).

Les pages que M. Kabell consacre à la scansion des vers latins au Moyen Age, pour intéressantes qu'elles soient, soulèvent elles aussi bien des questions. L'auteur rejette une accentuation française oxytonique des proparoxytons (p. 15 et suiv., 43 et suiv., 93), mais il admet que l'octosyllabe, attesté en France dès le x^{e} siècle, provient du dimètre ïambique « weil der lateinische Nebenakzent als Akzent aufgefasst werden konnte » (p. 93). Il convient toutefois de remarquer que ce « Nebenakzent » des proparoxytons latins n'a eu d'effet qu'en France, seul pays où des vers de 8, 14 (8 + 6) et 16 (8 + 8) syllabes sont autochtones. L'effet de ce « Nebenakzent » ressemble donc comme un frère à celui d'une prononciation oxytonique. On aurait souhaité que M. Kabell abordât le problème de l'imitation des vers français du Moyen Age en latin médiéval avant de rejeter sans appel une prononciation

du vers, depuis la fin, est toujours fortement accentuée : 21 vers sur 114 de l'hymne finissent par un dissyllabe.

1. F. J. E. Raby, *The Oxford Book of Medieval Latin Verse*, Oxford, 1959, p. 14.
2. F. J. E. Raby, *op. cit.*, p. 35.

française oxytonique du latin médiéval, ou tout au moins des proparoxytons. Cela lui aurait sans doute donné l'occasion de nuancer ses idées.

Malgré les réserves et les doutes que j'exprime ici, le livre de M. Kabell n'est pas de ceux qui peuvent être négligés. Son érudition est remarquable et ses idées souvent suggestives. Il devra être médité par ceux qui s'occuperont de métrique bas-latine et romane.

Michel BURGER.

N. I. HERESCU, *La poésie latine. Étude des structures phoniques* : Paris, Les Belles-Lettres, 1960, 229 pages.

Entreprise hardie, mais qui fait logiquement suite à plusieurs travaux d'approche du même auteur. M. Herescu, certes, ne minimise pas la difficulté du sujet ; il l'aggrave plutôt, en s'interdisant par exemple, et sans doute avec raison, les méthodes d'investigation dites « mécaniques », telles que la statistique, pour adopter une pratique qui fait appel au particulier et à l'individuel : « Ce qui peut intéresser, dit-il, c'est uniquement le commentaire, l'explication relative à chaque cas, pour déceler l'effet obtenu par l'auteur considéré dans le cas considéré. » Risque indéniable, et prime offerte à la non-adhésion si l'accord ne se fait pas au préalable sur les principes d'explication.

Le premier point sur lequel il faudra se mettre d'accord, c'est l'importance attribuée à l'ictus, que l'auteur présente pourtant comme un élément rebelle à la définition : « Qu'était-ce que ce mystérieux ictus? » se demande-t-il, sans répondre à la question posée autrement que par une affirmation de principe (p. 27) : « Son existence n'est pas contestée, car elle est incontestable » ; « l'élément capable de marquer la différence entre le vers et la prose n'est ni l'accent du mot ni la quantité des voyelles, mais l'accent métrique, l'ictus ».

Cette prééminence accordée à l'ictus conduit l'auteur à pratiquer une terminologie qui risque de dérouter son lecteur ; ainsi, pour les définitions respectives de la rime et de l'assonance, celle-ci ne devant être valable que si elle intéresse « la syllabe *forte* du mot final », et celle-là comportant de même « l'homophonie de la dernière voyelle *tonique* » (p. 137), si bien que ne peuvent être considérées comme rimant (p. 136, note 1) les finales *-ándo* et *-éndo* de Hor., *A. P.* 344, non plus que chez Ovide, *Met.* VI, 247, *uérsarúnt-exhalárunt* (p. 172) ; s'appelleront rimes chez Ennius *plorántes-lacrimántes*, mais non *fléntes-plorántes*, parce qu'il y a là identité et ici différence des voyelles frappées de l'ictus. Selon le même principe, seront admises comme assonantes (p. 137) des finales telles que *rogáret-amári-Menálca*, ou, pis encore

(p. 149) : *amátum-meá est-tánta*, ou : *océllos-lécto, puéllae-tenére, amóres-otiósum, infacetiárum-cárta...*

Autre conséquence du rôle attribué à l'ictus : les vers se classeront, selon l'auteur, d'après la répartition des vocalismes frappés du temps fort : une longue étude, agrémentée de graphiques, conduit à définir les espèces métriques d'après la nature comparative des voyelles accentuées : homophonie du premier et du dernier ictus, du dernier et du médian, ou des trois ictus principaux, ou des deux derniers, ou de tous les ictus, sans compter maintes autres combinaisons possibles telles que par exemple celles du type : *a o e a o e, a e e a, e a a e*, etc., etc. Or toutes ces combinaisons sont considérées comme significatives, et réalisées comme telles par le poète. C'est là qu'un scrupule s'empare de moi : cette recherche supposée de telle ou telle combinaison me paraît exiger du poète une virtuosité technique qui dépasse toute vraisemblance : tenu qu'il est déjà de réaliser un énoncé qui satisfasse à la structure morphologique, à la flexion, à la syntaxe, à la composition des pieds, aux combinaisons des coupes, aux exigences du sens et du style, comment imaginer qu'il puisse en outre réserver aux places marquées par l'ictus telles répartitions de vocalismes, choisies en fonction de l'harmonie ou de l'expressivité? La réussite me paraît devoir être de l'ordre du miracle.

Et, la réussite une fois admise, il resterait encore à établir qu'elle soit significative ; M. Herescu, pour nous en faire apercevoir le mécanisme, prend, p. 82, un point de comparaison avec le français qui, lui aussi, suivant une théorie de Maurice Grammont, jouerait de la répartition des accents pour réaliser une musique de la poésie. Théorie très sujette à discussion, comme le fait apercevoir l'exemple même retenu par M. Herescu. « Ainsi, dit celui-ci, dans le vers de Hugo :

Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement,

M. Grammont détache, aux places accentuées, la répétition de certains sons, ordonnés selon une symétrie rythmique, à savoir :

é o / é o / a a ».

Mais justement, dans cette série, les sons retenus ne se trouvent pas aux places accentuées, qui sont, selon moi : *-lots -peaux -aient -ment*. Et les exemples pourraient être multipliés de ces inconséquences. Soit le vers de Hugo :

Laissez tomber exprès des épis, disait-il.

Dieu sait que voilà une série vocalique qui pourrait être invoquée comme valable, soit qu'on la prenne dans son entier :

è é é é è é é i i è i

soit qu'on n'en retienne que les places fortes :

-sez -ber -près / -pis -il.

Quoi qu'on fasse, le vers ne reçoit pourtant de son vocalisme aucune valeur particulière et ne se recommande à nous que par son sens et la circonstance évoquée.

Si l'on passe de l'interprétation musicale à l'interprétation sémantique, mes scrupules ne me quittent pas (réserve faite naturellement pour le cas de ce qu'on appelle l'harmonie imitative). Admettra-t-on par exemple sans plus que (p. 115) dans l'hémistiche d'Ovide, *Mét.*, X, 49, *I*nter et *i*ncessit... « les trois *i* forts soulignent la claudication »? Peut-on voir (p. 110-111) dans une succession de *u* tantôt le mugissement des bœufs (soit !), tantôt la fumée qui monte des toits, ou le vol de l'hirondelle, ou le flottement de la poussière, ou le déchaînement des vents, ou le chuchotement des prières, ou le becquetage des colombes, ou l'évocation de la volupté? Dans l'alternance des *i* et des *o* (p. 109) le vol d'un oiseau qui se cogne aux rochers (image étrange qui figure déjà p. 24) ; dans une abondance d'*e* l'appel angoissé d'Orphée (p. 24) ou le rire facile des Nymphes (p. 25)? Oserais-je suggérer que nombre de répétitions de sons interprétées comme voulues sont plus vraisemblablement des effets de l'astucieux hasard? On a souvent allégué que, vu le nombre restreint des signes de l'alphabet et particulièrement des voyelles, maintes combinaisons qui nous paraissent significatives peuvent être de simples rencontres ; et il ne serait pas difficile d'en faire la preuve en dépouillant des textes non littéraires ou même des suites de mots pris au hasard. Mais c'est une chose que M. Herescu ne méconnaît pas (p. 153), et il n'aurait pas de peine à assurer que, même cette discrimination faite, certains exemples au moins ne seraient pas dépossédés de la signification qu'il leur prête.

Au reste, que d'utiles provocations à réfléchir dans ce riche volume ! D'abord la multiplicité des faits observés et des exemples recueillis, qui suppose une information et une lecture sans égales ; ensuite la finesse dans l'interprétation des textes et des procédés, le souci de ne rien laisser échapper qui puisse être significatif, l'attitude critique vis-à-vis des devanciers les plus qualifiés, le renouvellement des points de vue, le sens affiné de la poésie, et, il faut bien le dire en dépit de certaines des critiques formulées ci-dessus, la défiance vis-à-vis des interprétations hâtives auxquelles on est exposé en pareille matière : j'ai été moi-même, au cours de diverses recherches, exposé aux mêmes sollicitations des faits, aux mêmes tentations, aux mêmes risques de subjectivité ; ai-je toujours paré efficacement aux pièges qui m'étaient tendus par la malice des textes? Je m'en remets à M. Herescu lui-même de donner réponse à cette question.

En prenant congé du livre, comment ne pas féliciter son auteur de la forme impeccable de sa rédaction, qui se présente comme s'il avait écrit dans sa langue maternelle? Quelques menus errata, que je lui remets de la main à la main, sont imputables, pour la plupart, à des accidents typographiques.

J. Marouzeau.

Histoire littéraire.

P. Frassinetti, *Storia della letteratura latina* : Bergamo-Roma, Minerva Italica, 2e éd., 1960, 551 pages.

Conçue pour les élèves de l'enseignement secondaire — « un libro nato nella scuola ed alla scuola indirizzato », dit l'auteur dans sa préface (p. 5) — la présente histoire de la littérature latine est néanmoins réalisée de manière à offrir un exposé complet et précis. L'auteur va de la « préhistoire » des lettres latines au seuil du Moyen Age et, sur ce long parcours, il réussit généralement à éviter (autant que faire se peut), aussi bien les « clichés » traditionnels dans les manuels scolaires que les « à peu près » par lesquels on se tire d'affaire quand on doit expédier en peu de lignes d'aussi vastes questions.

Chacune des neuf sections qui composent ce volume est précédée d'un aperçu sur « l'ambiente storico-culturale », et c'est là une excellente chose, qui fera sentir au jeune lecteur, par delà les œuvres littéraires et les biographies des écrivains, les réalités de l'histoire, avec leurs courants d'idées et leurs incessantes transformations. A la fin de chacune de ces sections se trouve une bibliographie, et c'est sur ce point que l'on pourrait chicaner M. Frassinetti : si ces listes bibliographiques sont destinées aux élèves des lycées, il y en a trop ; si elles doivent indiquer les sources et les dettes de l'auteur, il y en a trop peu ! Mais ce n'est pas grave pour un ouvrage principalement didactique. Un très utile et très complet index des noms propres le clôt opportunément.

On se doit de signaler aussi l'excellence de la présentation typographique : papier convenable, bonne mise en pages et de beaux hors-textes en couleurs reproduisant des peintures antiques, dont certaines sont de véritables œuvres d'art : ainsi, pour la peinture romaine, le « Printemps », p. 256, et l'extraordinaire « Nature morte », p. 480 (les deux au Musée de Naples), ou, pour l'art étrusque, cet étonnant « Jeune homme maîtrisant un cheval de course », du Musée de Tarquinia, p. 224, qui n'a rien à envier à nos « primitifs » contemporains... Heureux les jeunes gens qui prennent contact pour la première fois avec l'histoire de la littérature latine dans d'aussi sympathiques, d'aussi élégants livres de classe ! Et félicitons sincèrement M. Frassinetti d'avoir su leur offrir celui-ci.

N. I. Herescu.